

# de la performance

corinne rondeau

Dans son court essai *Du suicide*, d'abord intitulé *De la folie*, Léon Tolstoï note que la culture de son temps se compte au nombre gigantesque de gens atteints de folie : « les agités, (jadis on les appelait les violents), les demi-agités, les calmes, les cobayes. » Vie insensée écrit-il, « l'affirmation toute simple de ce qui est. » La vie que nous menons est toujours insensée, et l'agitation qui nous préoccupe, même fébrilement, formerait comme en 1910, l'incapacité à voir et voir notre folie. Elle pourrait bien ressembler à la brèche d'un vase de porcelaine qui ne tinte plus exactement aussi clair. Ça sonne mat à force de prendre les fleurs pour autre chose que ce qu'elles sont. L'illusion tourmente l'écrivain russe, cherchant la vie raisonnable.

Tolstoï parle aussi du rêve, et son problème est moral. Voilà qui n'est pas raisonnable. Mais lorsque nous rêvons de vilénies, dit-il, que le cauchemar nous réveille, nous savons que nous n'avons pas commis de forfaiture, de meurtre, de mal. Ainsi le rêve vaut comme principe d'interruption. Voilà qui est merveilleux. Et comble d'ironie, le cauchemar est de la plus haute moralité. Interrompre, c'est apprendre à sauver un geste de l'irréparable. Le rêve nous sauve, sauve le geste, le seul qui vaille : empêcher la folie d'aller à son terme dans la veille. Ainsi le réveil est-il le meurtre que nous ne commettrons jamais.

Cet instant, plus que cette leçon de morale, permet de distinguer la réalité de ce qui n'est pas elle. Je me demande si ça ne pourrait pas être ça la paix : la capacité à rêver d'un meurtre qui n'aura pas lieu, bien qu'au plus profond du sommeil une chose inhumaine reste tapie, prête à bondir. Et je me demande si l'art ne pourrait pas avoir à faire avec ça, dérouter la fatalité. Le cauchemar lui-même ne serait-il pas un temps de paix ? Paix incessamment à retrouver, celle d'un instant bref où nous écouterions la réalité d'un tintement de porcelaine fêlée. Trouver le geste de fragilité qu'appelle la fêlure, la vie entière qu'elle contient, et le réveil, et le geste d'un réveil réel de l'art où les choses sont ce qu'elles sont sans plus pouvoir être confondues avec l'illusion. N'aurions-nous qu'à rêver pour prendre la mesure de l'interruption et de la vie insensée ? Cela ferait pas mal de silence, tout de même ça ne serait pas mal.

Ce qu'il y a de plus terrible, et même en un sens de plus criminel, c'est de penser qu'existe un geste qui sauve sans l'interruption du rêve. Une volonté de sauver, en vertu des circonstances : un geste de trop, geste du pire avec les meilleures intentions du monde. Croire qu'on peut sauver. Croire, voilà bien le problème.

Si la vie raisonnable est simple comme un réveil, la culture elle vit sous le signe de l'inéluctable à force d'entendre « Ça ne va pas aller en s'arrangeant ». N'est-ce pas la forme la plus massive de la crédulité, notre condamnation ? N'est-ce pas déjà entrer dans la folie, qui ne serait plus l'instant et l'image d'un tranchant qui réveille ? Ainsi tous les simulacres deviendraient sang, pauvreté, et disparition, et les rêves seraient de chair, de misère et de mort.



**Laurent Goumarre**  
*Sans titre, 2014*

Se réveiller est une façon pour la conscience de distinguer le symbole du fantôme. La réalité de ce qui ne l'est pas. Symboliser n'est pas fantasmer. C'est banal, mais il faut le répéter, pour laisser une chance au cauchemar de nous éveiller. Car sans réveil, nous pourrions bien voir notre temps comme Tolstoï, une vie encore plus insensée qu'elle ne l'est, où la culture dissoute dans le réel ne se distinguerait plus du cauchemar. Or la seule nécessité de la culture c'est la solidarité avec les incertitudes, un monde où l'idée d'être réconforté, consolé n'aurait aucune raison d'être.

C'est le rêveur qui met un temps à se remettre du cauchemar dans un appel d'air. Notre sympathie ne doit-elle pas se tourner vers ceux qui sentent l'arme retomber dans un sommeil de plomb dont il se sont extirpés, rêves et actes devenant, de Tolstoï à cette page, un même tissu de mots, une texture qui serait la fiction sur laquelle tiennent nos vies sensibles, voire fêlées, grandes et petites. Que la culture soit donc comme elles, incertaine, insensée.

Lorsque dans les œuvres nous rencontrons des mots que nous peinions à formuler, nous découvrons en un éclair que les mots nous manquaient, ainsi la révélation s'exprime-t-elle : « C'est ça ! ». Il y a de la sympathie dans les vies, mais pas de communauté pour autant parce qu'on aurait trouvé les mots justes absents de notre bouche dans celle d'un autre. Monde de maîtres qui parlent à la place des autres. Si les incertitudes nous gouvernent, nous ne pouvons pas négliger que nous ne sommes pas les mêmes, même un bref instant, le rêveur s'éveillant toujours seul. Et s'il y a communauté, l'art devient un état fédéral de la culture, voire un néant. La formule révélée par l'autre est baliverne. Pas de révélation sans un geste et son réveil. La sympathie délivre car elle signale que ce qui est énoncé, exposé, n'est que l'expression des incertitudes de nos vies communes, la vie insensée même. Peu importe alors la configuration à l'instant des circonstances où l'on s'exclame « C'est ça ! » Il n'y a pas de « C'est ça ! » qui vaille pour deux. Il y a des indéterminations qui conduisent à des interruptions. C'est ça.

Alors nous naissons à l'interruption, qui naîtrait elle-même d'un rêve qui est aussi une illusion. Et de cette illusion, au réveil plein de vie et de souffle, il y aurait le geste réel de l'art. Un geste venu d'une illusion, chose ancestrale comme le simulacre, chose contemporaine comme l'interruption. La vie insensée deviendrait le rêve qui donne des raisons de vivre et des désirs capables de se changer en acte. Un rêve sans croyance, puisqu'il ne faut croire qu'à l'interruption. L'illusion ne serait pas le réel mais la matière même à agir. C'est ce qu'il faut bien appeler performance. Une performance qui ne mimerait pas le rêve d'un crime, qui ne servirait pas à convaincre comment les choses devraient être pour les empêcher, ni à nous persuader que nous manquons de ceci, souffrons de cela. Une performance qui serait interruption et engendrement tout à la fois, car le geste de l'art n'a qu'une prétention, annihiler la confusion. Une performance plus absurde que le suicide, qui ne serait pas faire, mais vivre comme les fleurs, elles ne se trouvent pas dans les vases pour simplement se trouver là. À la fois un geste et un silence, à la façon de Saint Jean de la Croix dans sa lettre du 22 novembre 1587 aux Carmélites déchaussées de Beas, que Jonas Mekas lit dans son film, *Walden* : « ce qui fait défaut (si quelque chose fait défaut), ce n'est pas d'écrire ou de parler, parce qu'en cela on excède d'ordinaire, mais bien de se taire et d'agir. »